

TRIBUNE DE GAUCHE

**Pays riches -
pays pauvres**

**LA CRISE EST
SPIRITUELLE**

Questions
à nos
lecteurs
PAGE 7

CAUX: rencontres d'hiver

Chacun sera le bienvenu à Caux dès le 22 décembre pour passer Noël dans la simplicité puis, du 26 décembre 1978 au 3 janvier 1979, pour participer aux rencontres du Nouvel-An.

Ce Noël, alors que des millions d'hommes auront faim, seront sans abri ou sans libertés, d'autres seront comblés de cadeaux, mais resteront le coeur vide et anxieux. N'est-ce pas un paradoxe, un signe que notre échelle des valeurs est faussée?

Avec l'enfant de Bethléem, une flamme d'espoir est née. Dieu nous demande d'en faire un brasier géant. Accepterons-nous d'être porteurs d'espoir pour tous ces êtres qui souffrent dans leur corps et leur âme?

Nous vivrons ensemble des journées de recherche, à l'écoute les uns des autres.

Recherche d'une qualité de vie nouvelle, de la vocation divine pour l'intime comme pour le mondial.

Recherche des actions à entreprendre, au niveau de la famille, de nos pays, du continent européen.

Chacun est invité à participer au fonctionnement pratique du centre de conférences et à financer son séjour dans la mesure de ses moyens et de ses convictions.

On s'inscrit, en précisant les dates d'arrivée et de départ, auprès du Secrétariat des conférences, Réarmement moral, CH-1824 Caux- Tél. (021) 61.42.41

Libre échange

Ce sont des amis, plus tout jeunes, qui exploitent une ferme ingrate, sur des sables humides, à une douzaine de kilomètres de chez nous. Lui n'est plus très solide... Elle vient de faire une mauvaise chute en allant traire ses vaches et se retrouve avec une jambe dans le plâtre. Nous avions décidé, ma femme et moi, d'aller lui cueillir un seau de mûres pour qu'elle puisse faire ses confitures habituelles.

Le lendemain, son mari nous propose un lapin... «Plutôt une lapine pleine, suggère ma femme... Nous la donnerons à notre voisine qui vient de commencer l'élevage avec un seul couple dans de belles cages neuves. Elle nous rendra plus tard un lapin bon à manger.»

Cette voisine vient de perdre une patronne âgée et malade qu'elle remplaçait entièrement à la maison et à l'étable... Elle se retrouve désespérée. C'est une femme peu communicative et la providentielle lapine arrive à point pour délier les langues et faire communiquer les cœurs.

La facilité du libre échange, c'est un des grands avantages de la campagne... On se prête du matériel, on échange des coups de main pour des chantiers de maçonnerie ou d'ensilage et, naturellement, on se propose des salades qui «pressent à manger» dans tous les jardins en même temps! Il n'y a pas à chercher loin les occasions de transformer des voisinages renfrognés en relations amicales qui préparent le terrain de l'amour authentique.

Philippe Schweisguth.

TRIBUNE DE CAUX

ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

France: FF 50. Suisse: Fr. s.: 24.—, Belgique: FB 380. Canada: \$ 12.—. Autres pays par voie normale: FF 55 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion: FF 65 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens: FF 25.—; Fr. s. 15.—; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse: à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

Belgique: au Réarmement moral, 297, rue Salzinnes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada: par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique: par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

HORIZONS

L'homme politique...

J'ai rencontré un homme politique désintéressé. Il estime, en toute conscience, que dans sa ville la présidence de la coalition à laquelle appartient son parti doit revenir à un homme, fort compétent, mais qui se trouve être un des responsables d'une autre formation de cette coalition. Ô trahison! les membres du comité de son propre parti crient au scan-

dale. Ils n'entendent pas laisser échapper une telle occasion. Pour eux, la politique et le désintéressement ne feront jamais bon ménage. Notre tâche de citoyen est de prouver qu'une telle philosophie est dépassée. Nous pouvons le faire en appuyant résolument les hommes politiques pour qui le pouvoir n'est pas le seul et l'ultime objectif.

... et l'ouvrier agricole

J'ai rencontré un autre phénomène. Il s'agit d'un jeune homme qui vient de passer son brevet de technicien supérieur agricole. Ne trouvant pas d'emploi correspondant à ses aptitudes, il s'est engagé comme ouvrier de ferme.

Comme tous les paysans, il travaille bien au-delà des heures réglementaires. «Les animaux, dit-il, sont des êtres vivants et mobiles qui ne savent pas faire la grève; quand on veut prendre soin d'eux, il ne faut pas avoir peur d'être dérangé. Mes mains sont tout abîmées, mais malgré tout je suis bien content de ce que je fais. En plus, j'apprends beaucoup de choses.»

Ne bradons pas nos qualifications, certes, mais quand on sait que les pouvoirs publics français se préoccupent de diminuer le nombre de travailleurs étrangers, on peut se demander si les emplois ainsi libérés trouveront jamais preneur.

Son patron, depuis deux

Méridien.

Dans ce numéro

- Page 4 **Pays riches et pays pauvres: la crise est spirituelle.** Le diagnostic et les réflexions d'un journaliste anglais sur «le plus grave des problèmes qui se pose au monde d'aujourd'hui».
- Page 6 Echos d'une rencontre au cours de laquelle une centaine de personnes se sont interrogées sur un certain nombre d'orientations pour la France.
- Page 7 Lecteurs de la Tribune de Caux, à vos plumes! L'équipe de rédaction de votre mensuel a besoin de vos suggestions et de votre opinion.
- Page 13 Le récit d'un ouvrier indien et de ce qu'il fait pour son village: **Un pont pour huit mille roupies.**

Pays riches - pays pauvres

LA CRISE EST SPIRITUELLE

Un diagnostic du journaliste anglais Geoffrey Lean

Le texte que nous reproduisons ci-dessous vient alimenter un débat qui doit interpeller encore longtemps nos consciences endormies de citoyens des pays nantis, un débat qui ne s'apaisera pas de sitôt. Il s'agit d'extraits d'un livre intitulé *Rich World, Poor World* («monde riche, monde pauvre») et qui vient d'être publié en Angleterre aux éditions George Allen & Unwin¹. L'auteur, Geoffrey Lean, est un journaliste de l'Observer spécialisé dans les affaires d'environnement. «Un livre passionné, a dit de cet ouvrage un critique anglais, écrit avec cœur par un journaliste chevronné aux idées claires et au regard lucide.»

«Fournir de l'aide alimentaire à un pays simplement parce que la famine y règne, voilà une bien piètre motivation.» Cette déclaration maladroite d'un fonctionnaire du Conseil National de Sécurité, organisme dont dépendent les surplus alimentaires américains, est un des symptômes les plus préoccupants de la nouvelle morale dont certains représentants du monde nanti se font maintenant les avocats. Il s'agit de la théorie de la «chaloupe de sauvetage», telle qu'elle a été émise par le biologiste Garrett Hardin, professeur à l'Université de Californie. Selon lui, les nations nanties se trouvent comme dans une chaloupe de sauvetage. Le reste de la population mondiale, réfugié dans de petits canots pneumatiques risque de couler ou de périr de faim. Si les occupants de la chaloupe s'apitoient et laissent les autres monter à bord, c'est leur embarcation qui coulera. Il faut donc repousser toute tentative d'abordage.

Bien que cette philosophie ne se soit pas encore beaucoup répandue en dehors des Etats-Unis elle n'en fait pas moins son chemin dans les esprits. «Bien sûr que la misère du tiers monde est terrifiante, dit-on facilement, mais nous avons nos propres problèmes. Après tout, charité bien ordonnée commence par soi-même.»

¹ Nos lecteurs qui lisent l'anglais peuvent se procurer *Rich World, Poor World* à l'adresse suivante: Grosvenor Books, 54 Lyford Road, London SW18 3JJ ou librairie Trilby's, 18 rue Franklin, 75016 Paris.

Dans les pays pauvres eux-mêmes, il se trouve des riches pour dire que la solution la plus humaine consisterait à laisser les pauvres mourir de faim. Et puis, parmi les pauvres, il y a les soi-disant révolutionnaires qui ne man-



queraient pas, s'ils accédaient au pouvoir, de liquider les riches, de façon à bénéficier à leur tour de leurs avantages de classe.

Il n'y a pas de doute que la théorie de la chaloupe rebutera, d'autant plus qu'elle ne tient pas compte de la vraie situation. Car la pénurie alimentaire est loin d'être totale et ne le sera sans doute jamais. Dans l'immédiat, le problème est un problème de distribution. A plus long terme, il s'agit de développer l'énorme

potentiel de production dont dispose le tiers monde. Dans les deux cas, l'objectif doit être de permettre aux pauvres d'accéder aux produits alimentaires.

La théorie de la chaloupe ne paraît ni logique ni morale quand on sait que les populations des pays riches consomment cinq fois plus de céréales que celles des pays pauvres; que nous importons pour nos animaux (qui consomment davantage que les populations groupées de Chine et d'Inde) des protéines produites dans les pays pauvres; que des pratiques commerciales injustes permettent l'augmentation de notre prospérité et le maintien de leur pauvreté; que le contrôle démographique dans les pays pauvres dépendra d'un accroissement de la prospérité et non de sa diminution. Tout cela donne l'impression que nous déployons des efforts désespérés pour maintenir l'inégalité — et la facilité dont nous jouissons — aux dépens de la vie des autres peuples. Il y a un nom pour une telle attitude: le génocide. Ce n'est pas l'éthique de la chaloupe, mais celle de la chambre à gaz.

Une injustice flagrante

On est tenté de réagir contre la cruauté de la théorie de la chaloupe mais, en vérité, elle reflète bien l'état d'esprit du monde occidental. Ne suggère-t-elle pas simplement que nous systématisons une attitude qui est déjà la nôtre

du fait de notre indifférence et de notre ignorance? En laissant l'assouvissement de nos convoitises prendre le pas sur nos besoins réels, ne sommes-nous pas responsables de la mort de quinze millions d'enfants par an?

Certes, se fait entendre de toutes parts une sympathie très sincère à l'égard des épreuves que traverse le tiers monde. Mais peu de gens sont conscients du fait que nous sommes responsables de ces épreuves et qu'il ne serait pas



Geoffrey Lean

si difficile d'y mettre un terme. En dernière analyse, lorsque nous comprendrons notre responsabilité, cette situation sera perçue pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire une injustice historique aussi flagrante que l'étaient au siècle dernier la traite des esclaves, la famine irlandaise ou l'exploitation des enfants dans les mines et dans les usines.

Le sort des affamés est le plus grave des problèmes qui se posent au monde d'aujourd'hui. La difficulté vient de ce que le monde politique a laissé ce problème se développer, n'a rien fait pour le résoudre et n'en a même pas vraiment saisi la réalité et la gravité. Il me semble que cela est dû au fait que le débat politique se limite encore aujourd'hui à l'affrontement entre les deux grandes théories économiques du XIX^e siècle: le socialisme et le capitalisme. Non seulement la plupart des arguments utilisés sont périmés, mais les positions prises s'appuient sur un postulat typique du siècle dernier, à savoir que le progrès matériel du monde riche n'a pas de limite et ne devrait pas en avoir. Chaque camp étant d'accord qu'il faut maximaliser la croissance, il ne reste plus qu'à discuter de savoir quelle part du gâteau ira à quel groupe social.

Un débat d'un autre âge

Ce qui est regrettable, c'est que ce débat d'un autre âge ait absorbé presque toute notre énergie politique. Le socialiste ne semble pas avoir compris que son souci de la justice économique devrait favoriser en premier lieu les revendications venant des trois quarts de l'humanité qui ne se trouvent pas dans son champ de vision immédiat. Quant au marxiste, qui s'appuie sur la théorie de la lutte des classes, il ne semble pas avoir compris que, dans une perspective globale, il fait partie de la classe aisée qui se bat pour une amélioration marginale de son sort et est plutôt assimilable à un gentilhomme du Moyen-Age ou à un spéculateur boursier. Enfin, il ne semble pas encore être venu à l'esprit du conservateur que son «libéralisme éclairé» devrait normalement impliquer l'affranchissement économique des trois quarts de l'humanité. On dirait qu'aucun d'entre eux n'a compris que le monde a changé et en particulier que la croissance économique ininterrompue qu'ils ont connue ces dernières années n'est plus possible ni même souhaitable.

De telles généralisations ne doivent pas nous empêcher de voir le travail accompli par des hommes de tous bords qui se dépensent avec passion pour que les priorités mondiales soient clairement définies. Il ne s'agit pas non plus de condamner en bloc le monde politique. Car, en démocratie, l'activité politique ne peut se

dérouler que dans le cadre établi, ou en tout cas accepté, par l'opinion publique dans son ensemble. Or ce cadre est principalement défini par la philosophie dominante — dans notre cas le matérialisme, que nous prétendions être de droite, du centre ou de gauche. Dans les pays riches du bloc communiste, l'idéologie dominante est également le matérialisme.

Celui-ci, pourtant, ne devrait pas être la philosophie commune, mais l'ennemi commun. Ce qui ne veut pas dire que l'on doit s'opposer à toute croissance, car le problème de la croissance est un faux problème: c'est la distribution qui est en cause, donc aussi l'égoïsme.

Deux options illusoire

Les faits étant ce qu'ils sont, il n'est pas surprenant que la plupart des experts internationaux qui se préoccupent du sort de l'humanité en viennent à la conclusion qu'il faut avant tout des changements d'attitude. Ils semblent de plus en plus d'accord sur la nature spirituelle de la crise et sur le fait que l'éthique enseignée traditionnellement par les sages et par les grandes religions ne peut plus se limiter à l'incitation à une vie vertueuse. D'une part, cette éthique est la condition de toute survie; d'autre part, elle seule permettra d'arracher le monde à la faim et à la pauvreté. Comme l'a dit Barbara Ward: «Dans notre époque de découvertes scientifiques capitales, les faits et la morale se rejoignent pour nous dicter notre mode de vie.»

De son côté, Maurice Strong, le «père» du programme des Nations Unies pour l'environnement (U.N.E.P.) souligne le besoin d'une révolution qui s'attaque tout autant au comportement de l'individu qu'aux conditions nationales et internationales. «Il faut que les

hommes s'imposent une révolution morale et spirituelle, dit-il, qui aille assez loin pour modifier leur style de vie et imprégner leur système politico-industriel.»

C'est un leurre de penser que l'un ou l'autre de ces éléments suffira à résoudre le problème. Ils sont inséparables. Combien de générations sont tombées dans le piège de croire qu'il suffisait de changer le système pour que les hommes changent d'attitude et atteignent leur potentiel maximum! Combien d'autres ont pensé que seul comptait le changement de l'individu et que ce changement ferait disparaître automatiquement les problèmes sociaux et les systèmes injustes!

Trompeuses l'une et l'autre, ces deux options sont pourtant monnaie courante. La première est souvent associée au communisme, bien que le capitaliste aux idées rigides qui croit que tout sera résolu si l'Etat cesse de se mêler des affaires économiques soit, lui-aussi, prisonnier de la même illusion.

Même en Union soviétique, on est conscient des limites de cette option. En 1961, le 22^e congrès du Parti communiste d'URSS concluait déjà: «Le Parti considère la création de l'homme nouveau comme étant la phase la plus difficile de la transformation communiste de la société. Il ne sera pas possible d'édifier une société communiste sans arracher les racines de la morale bourgeoise et sans inculquer aux gens la morale communiste en les renouvelant moralement et spirituellement.» On pourrait aussi se contenter de regarder la société soviétique d'aujourd'hui: le changement de système n'a pas changé les mobiles des gouvernements ni des gouvernés, de sorte que le produit final n'est guère différent du système qui avait été détruit au départ.

La dictature de la conscience

La seconde option, tout aussi fallacieuse, est souvent le fait de la religion. Nombreux ont été — et sont encore — les mouvements religieux qui se préoccupent de la vie personnelle des individus comme s'ils étaient «sous vide». Pourtant, les grandes religions sont en réalité porteuses d'un message social. Le christianisme met en question les systèmes injustes, comme le prouve l'attitude à son égard de l'empire romain ou de la Russie contemporaine. Il n'empêche que les chrétiens que nous sommes pourraient faire bien davantage pour mettre en question les injustices du monde libre.

Le Réarmement moral nous fournit de nombreux exemples de changements importants survenus à la suite de profonds changements

(suite page 6)

Orientations pour la France

Il appartient au Réarmement moral, comme à d'autres courants de pensée, de rappeler périodiquement aux peuples l'essentiel de leur mission. Conscientes de cette nécessité, plus d'une centaine de personnes se sont retrouvées les 7 et 8 octobre à Boulogne-sur-Seine. Quatre orientations ont dominé leurs débats.

L'Europe

Au printemps dernier, à la veille des élections législatives, des Français avaient rappelé dans un message à leurs compatriotes («Les conditions d'un changement») que ni la droite ni la gauche n'avaient le monopole du bien ou du mal et que les critères économiques devaient

céder le pas à des critères moraux et spirituels, seuls garants d'une société non matérialiste. Ce message avait été publié dans la presse et avait fait l'objet de tables rondes en différentes villes de France.

Dans les prochains mois, à la veille d'une consultation qui engagera les Européens plus avant dans leur solidarité, pour le meilleur ou pour le pire, ne faut-il pas rappeler ces exigences à l'ensemble de notre continent? A la suite d'un contact avec des parlementaires allemands, des Français présents à la rencontre de Boulogne ont décidé de constituer un groupe de réflexion qui travaillera à l'élaboration d'un message à l'intention des Européens.

L'Afrique

Le deuxième sujet de préoccupation a été le conflit idéologique qui se déroule sur le continent africain. Certains pays francophones jouent depuis quelques années un rôle stabilisateur sur leur continent. Mais, comme l'ont souligné des responsables africains anglophones qui ont participé cet été aux conférences de Caux, ce rôle n'est pas mis suffisamment en valeur. Les rencontres d'hommes politiques qui se dérouleront au mois d'août 1979 à Caux ne seraient-elles pas l'occasion pour les pays francophones de faire entendre leur voix et d'assurer les liaisons si nécessaires dans le grand débat entre le nord et le sud? Quels que soient les avatars des événements sur le continent noir, la France jouit encore d'un crédit dont elle peut user pour faire progresser l'évolution harmonieuse des rapports avec le tiers monde. Elle pourrait jouer un rôle dans l'organisation et la préparation des rencontres de Caux.

Le social

Les participants à la réunion de Boulogne ont enfin abordé les problèmes préoccupants de la situation économique en France et notamment de l'emploi. Aucune solution, globale ou ponctuelle, ne peut intervenir sans un minimum de confiance et sans la volonté de dépasser les options idéologiques. Le Réarmement moral a, là aussi, une mission à remplir. Des rencontres ont déjà permis à des chefs d'entreprise, des cadres, des syndicalistes, des militants de la base, de s'écouter et de mieux

ressentir les aspirations et les soucis mutuels. De tels entretiens doivent être poursuivis dans un esprit de recherche d'une société plus juste, plus ouverte et plus fraternelle.

Information et éducation

Au cours des journées nationales qui ont eu lieu au mois de mai à Orléans, le besoin s'était fait sentir d'explorer toutes les possibilités de donner un rayonnement plus efficace aux idées du Réarmement moral en France. Deux groupes de travail vont se réunir dans ce but; l'un étudiera comment faire passer dans l'éducation des jeunes Français l'enseignement de «l'art de vivre». Les expériences convaincantes faites dans ce domaine par des enseignants français doivent être mises en valeur afin de stimuler l'imagination et le comportement de leurs collègues.

L'autre groupe de travail étudiera les possibilités de rayonnement des idées du Réarmement moral par tous les moyens modernes de diffusion.

En ce qui concerne le financement du Réarmement moral en France, on a rappelé qu'il est conditionné avant tout par le don de soi et l'esprit de sacrifice de tous ceux qui croient à son action. Une vive impression a été ressentie lorsqu'on a annoncé qu'un jeune ménage cambodgien, réfugié en France, venait de donner 2000 F. qu'il avait pu économiser ces derniers mois. On a mis l'accent sur la nécessité d'augmenter de façon sensible le nombre des engagements de versements réguliers, seul moyen de couvrir les frais fixes de l'action du Réarmement moral.

En réponse à une question posée («Qu'est-ce qui vous a saisi dans le Réarmement moral?»), la femme d'un militant syndical en retraite a déclaré: «Pour moi, c'est une possibilité de transformer la société sans supprimer, d'une manière ou d'une autre, ceux ou celles qui ne pensent pas ou ne vivent pas comme moi. Ce qui m'a saisie, c'est la possibilité de traverser les ponts et de créer des liens entre ceux qui, à leur manière, dans leur coin, luttent pour le changement du monde. Créons des lieux privilégiés de rencontre, d'échange. Ouvrons nos maisons, et pour cela ouvrons nos cœurs. C'est ainsi que des idées nouvelles pénétreront nos esprits.»

J.J.O.

PHOTOS & DESSINS: Duckert: couverture, Margaret Gray: p. 4, E. Howard: p. 5, Einar Engebretsen: pp. 8, 9, H. Krieg: p. 11, Franzone: p. 13, Denis Mayor: p. 14.

PAYS RICHES, PAYS PAUVRES (fin de la page 5)

individuels dans les domaines social, national et même international.(...)

Ces conceptions ne sont pas nouvelles. Elles constituent en fait l'essence même du christianisme et ont été mises en pratique au cours des siècles avec plus ou moins de bonheur, mais jamais suffisamment. Comme le faisait remarquer Chesterton, il n'est pas vrai que l'idéal chrétien ait été jugé insuffisant après avoir été essayé; il a été trouvé trop difficile et n'a donc pas été essayé jusqu'au bout.

Il est clair que nous n'arriverons pas à créer le monde qu'il est techniquement possible de créer, ni à surmonter les crises qui vont suivre celle que nous traversons en ce moment, sans une révolution de nature morale et spirituelle.

«Je ne reconnais pas d'autre dictature que celle qu'exerce en moi la petite voix divine», disait le Mahatma Gandhi. Sa philosophie s'appuyait sur la conviction que cette voix, la voix de la conscience, devait être le juge suprême de tout acte et de toute pensée. Et pour Barbara Ward, «les hommes ont, depuis le début des temps, entendu cette petite voix tenue qui leur dicte leur devoir de fraternité; quand ils l'ont écoutée, la société a fonctionné; quand ils ont refusé de l'écouter, elle s'est disloquée.»

TRIBUNE DE CAUX

telle que vous la souhaitez

Depuis qu'existe la *Tribune de Caux*, nous avons engagé un pari redoutable: dans un monde assombri, dévoiler quelques lueurs d'espoir; persuader les hommes d'aujourd'hui qu'ils ne sont pas impuissants devant la pression des événements; leur suggérer un processus de changement réaliste parce qu'il peut commencer immédiatement en eux-mêmes.

Dans quelle mesure la *Tribune de Caux* tient son pari, seul des lecteurs exigeants peuvent le dire. Nous sommes conscients de la marge existant entre les intentions et les faits. Nous voudrions que notre mensuel morde davantage sur les événements. Nous aimerions qu'il bouscule davantage les idées reçues et les scepticismes. Mais cela, nous ne pouvons le faire qu'avec le concours actif et passionné de nos lecteurs. D'où le questionnaire que nous vous soumettons.

Même si, pour y répondre, il suffit de cocher

dans des cases — concession aux servitudes des temps modernes — un questionnaire demande toujours une certaine attention. Il faut s'installer, réfléchir, cacheter une enveloppe. Nous vous demandons cet effort, persuadés qu'il nous permettra de faire de la *Tribune de Caux* un outil plus percutant, mieux adapté aux besoins de notre époque et aussi plus proche de vos souhaits.

Nous sommes certains que notre mensuel est appelé à connaître un plus grand essor et à atteindre davantage les forces vives des pays francophones. Pour cela, il faudra peut-être lui donner une autre présentation et un titre plus universel. D'autres concours lui seront nécessaires. Là aussi nous sollicitons votre avis. D'avance nous vous remercions de votre intérêt et de votre soutien.

Jean-Jacques Odier

25 questions à nos lecteurs

1 Lisez-vous la *Tribune de Caux* ?

régulièrement

sans excès

à petites doses

2 Que regardez-vous en premier lorsqu'elle arrive chez vous ?

la couverture

la présentation

les photos

les éditoriaux

les articles de fond

tel ou tel article:

.....

les erreurs

3 Que pensez-vous de nos couvertures ? (Elles sont réalisées en deux couleurs, formule offrant beaucoup plus de possibilités qu'une seule, mais infiniment moins onéreuses que la quadrichromie.)

Frappantes

Trop banales

Trop compliquées

Une seule couleur leur suffirait

Je n'y attache aucune importance

CONTENU

4 Que voudriez-vous voir plus fréquemment dans le mensuel ?

Des expériences personnelles

Des réalisations sociales

Des articles sur

— l'actualité politique

— les affaires internationales

— les questions religieuses

— la famille

— les problèmes de société

Une rubrique féminine

Une rubrique jeunes

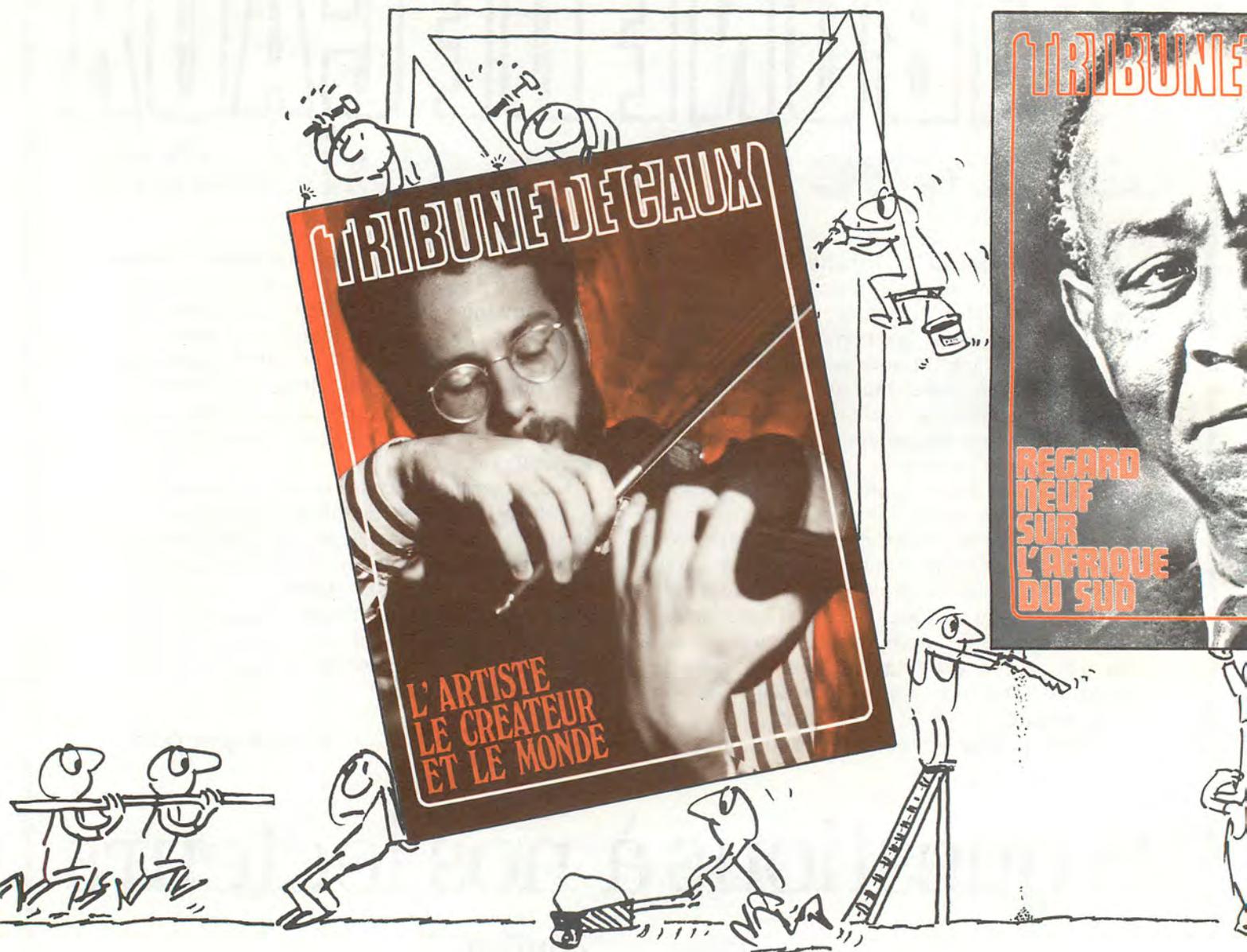
Une rubrique spectacles

Une rubrique livres

5 Avez-vous d'autres suggestions sur le contenu ?

.....

.....



6 La Tribune de Caux est à vos yeux

- trop intellectuelle
- pas assez intellectuelle
- trop affirmative
- pas assez affirmative
- trop optimiste

7 Sa lecture vous paraît

- très stimulante
- assez intéressante
- ennuyeuse

8 Ses articles sont généralement

- trop longs
- de bonne longueur
- trop courts

9 La Tribune de Caux doit prendre parti sur le plan idéologique

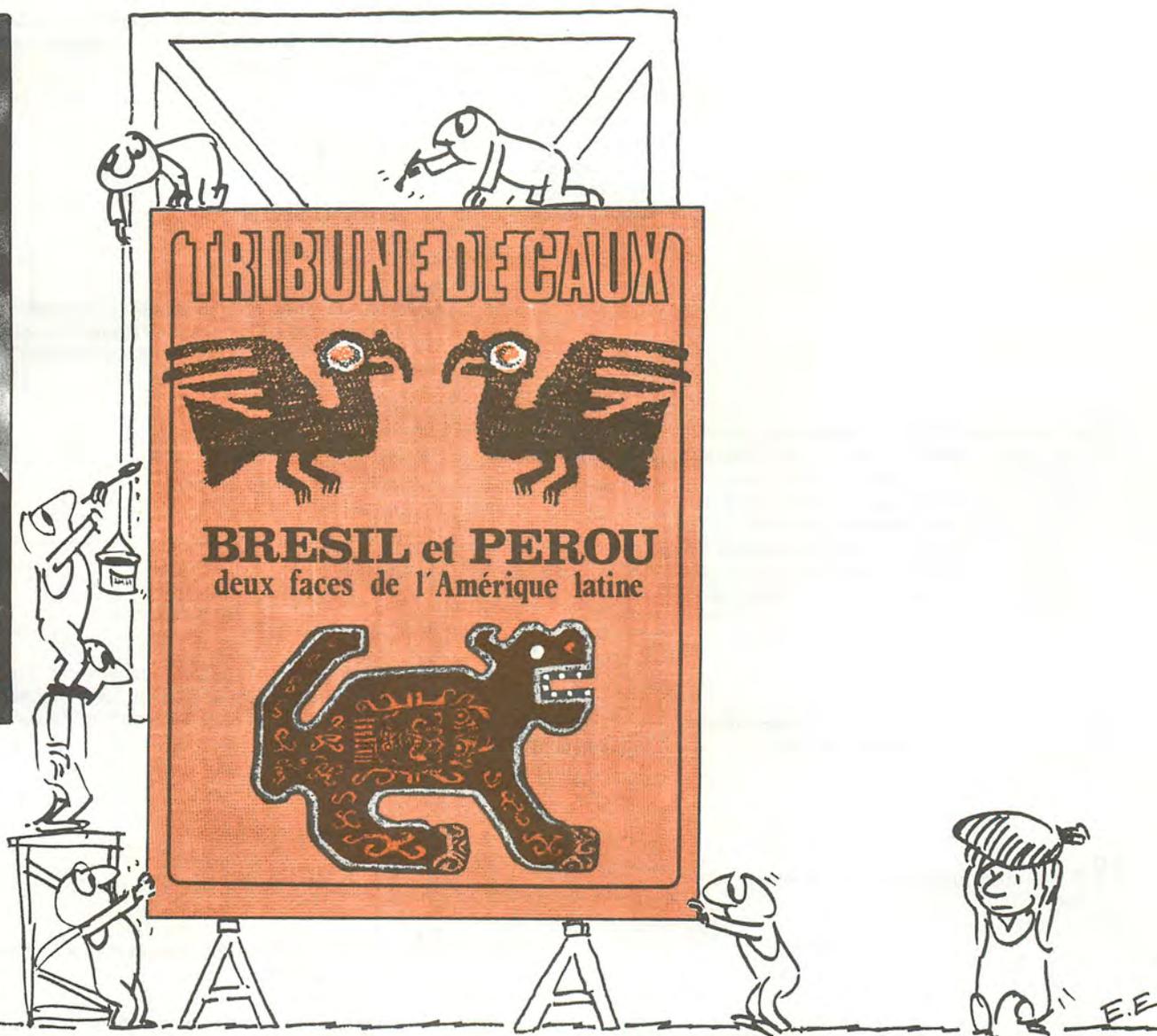
- davantage
- comme d'habitude
- moins

10 L'apport du Réarmement moral est selon vous

- trop important
- suffisant
- pas assez marqué

11 Quelle importance devons-nous donner aux nouvelles de l'action du Réarmement moral?

- Plus
- Comme d'habitude
- moins



PRÉSENTATION

12 Les photos sont

- trop abondantes
- en bon nombre
- trop rares

13 La présentation est

- trop austère
- trop compliquée
- trop moderne
- pas assez moderne
- bonne

TITRE DU MENSUEL

14 Préférez-vous un titre plus universel?

- oui
- non

15 Avez-vous un autre titre à proposer?

.....

RÉDACTION

- 16** Voudriez-vous voir une participation plus grande, dans la rédaction, de certaines catégories professionnelles?
- | | | |
|--|-------------------|--------------------------|
| | médecins | <input type="checkbox"/> |
| | artistes | <input type="checkbox"/> |
| | enseignants | <input type="checkbox"/> |
| | industriels | <input type="checkbox"/> |
| | syndicalistes | <input type="checkbox"/> |
| | hommes politiques | <input type="checkbox"/> |
-
-

- 17** Connaissez-vous des personnes qui, à votre avis, devraient ou pourraient contribuer à la rédaction du mensuel, ou à sa réalisation (graphisme, mise en page, photographie, lecture des épreuves, dactylographie, etc.)? (Si oui, pourriez-vous nous indiquer séparément les noms de ces personnes et nous dire comment vous voudriez qu'elles soient présentes?)
- | | | |
|--|-----|--------------------------|
| | oui | <input type="checkbox"/> |
| | non | <input type="checkbox"/> |

- 18** Aimeriez-vous prendre une part vous-même à la rédaction de la *Tribune de Caux*?
- | | | |
|--|----------------|--------------------------|
| | oui | <input type="checkbox"/> |
| | éventuellement | <input type="checkbox"/> |
| | non | <input type="checkbox"/> |

- 19** Si oui, dans quel domaine ou quelle rubrique?
-

FINANCEMENT

La vie de la *Tribune de Caux* dépend essentiellement de sa diffusion. Mais étant donné ses débuts modestes et le faible nombre actuel de ses abonnés (environ 2000), son exploitation reste précaire.

- 20** Avez-vous une idée pour consolider sa rentabilité et êtes-vous prêt à la mettre en œuvre si cela dépend de vous?
-
-

- 21** Voudriez-vous participer à la recherche d'annonceurs publicitaires?
- | | | |
|--|-----|--------------------------|
| | oui | <input type="checkbox"/> |
| | non | <input type="checkbox"/> |

- 22** Voudriez-vous participer davantage personnellement à la consolidation financière de la *Tribune de Caux*?
- | | | |
|--|-----|--------------------------|
| | oui | <input type="checkbox"/> |
| | non | <input type="checkbox"/> |

DIFFUSION

- 23** 1000 abonnés de plus nous donneraient les coudées beaucoup plus franches. Comment les trouver? Avez-vous des idées concrètes, que vous seriez prêtes à réaliser avec nous?
-
-
-

- 24** Désiriez-vous organiser dans votre ville, votre quartier, votre région, une réunion d'information sur le Réarmement moral ou la *Tribune de Caux*?
- | | | |
|--|-----------|--------------------------|
| | oui | <input type="checkbox"/> |
| | non | <input type="checkbox"/> |
| | peut-être | <input type="checkbox"/> |

ET ENFIN...

- 25** a. Souhaitez-vous lire davantage de lettres de lecteurs?
- | | | |
|--|-----|--------------------------|
| | oui | <input type="checkbox"/> |
| | non | <input type="checkbox"/> |
- b. Avez-vous jamais envie de prendre la plume pour nous écrire votre approbation ou vos critiques?
- | | | |
|--|-----|--------------------------|
| | oui | <input type="checkbox"/> |
| | non | <input type="checkbox"/> |
- c. Avez-vous jamais écrit et posté cette lettre?
- | | | |
|--|-----|--------------------------|
| | oui | <input type="checkbox"/> |
| | non | <input type="checkbox"/> |

Prière de détacher les pages centrales et de les renvoyer à:
Tribune de Caux, 68 Bd Flandrin, 75116 Paris, ou: Case postale 3,
1211 Genève 20

Nom..... Prénom.....

Adresse.....

.....

« Le Maître-éveilleur »

Un ouvrage de M. Augustin Berset, universitaire suisse¹, a retenu l'attention d'une de nos lectrices, M^{lle} Marie-France Cuerg, qui est elle aussi enseignante et nous a envoyé les lignes qui suivent :

Dans un livre récent, *Le Maître-éveilleur* (Centurion/Formation), M. Berset consigne les résultats d'une enquête faite auprès du corps enseignant et des élèves-maîtres du canton de Fribourg. La question suivante a notamment été posée : « En vous rappelant les souvenirs de vos années d'études (primaires, secondaires, supérieures) pouvez-vous citer les paroles de vos maîtres qui, tout d'un coup, ont eu une importance significative pour un changement de comportement ou d'attitude dans votre vie, qui vous ont soudainement éclairé(e) dans des problèmes de vie, et vous ont ainsi aidé(e) à devenir mieux homme, mieux femme? »

En guise d'introduction, M. Berset constate : « Un enfant doit soumettre un travail écrit à son maître pour que celui-ci le juge; il est « celui qui ne sait pas » face à « celui qui sait » et qui donnera une appréciation définitive. »

Puis, par la réponse d'un adulte, M. Berset indique ce qui se passe dans l'esprit de l'élève. « Mon maître me fait part de son incertitude quant à l'orthographe et au sens d'un mot que j'avais employé. Il me dit alors : « Veux-tu aller chercher le dictionnaire, nous voulons contrôler ensemble. » Cette parole, en soi banale, a été prononcée par mon maître sans intention éducative particulière. Pour moi, à cet âge, j'ai compris tout à coup ce que chaque écolier découvre à un moment donné : le maître ne savait pas tout ! Depuis ce moment, l'image que j'avais de mon maître s'est transformée : il n'était plus l'omniscient se penchant sur mon ignorance, mais un adulte ami qui était là pour m'aider. » Les réponses à l'enquête ont permis à M. Berset de tracer dans un rapport soutenu par la psychologie de C. Rogers une sorte de portrait-robot du véritable maître :

— une personne authentique, soucieuse de probité intellectuelle, capable d'exprimer ses sentiments positifs ou négatifs sans juger

autrui, capable aussi de se mettre en question, de reconnaître ses ignorances et ses faiblesses et, le cas échéant, de présenter ses excuses;

— une personne qui considère chaque élève d'une façon positive, l'accepte tel qu'il est, l'encourage et l'appelle à assumer des responsabilités;

— quelqu'un qui essaie de comprendre l'autre de l'intérieur, « qui s'attache à sentir ce qui se passe dans les personnes avant d'être préoccupé par des choses »;

— enfin quelqu'un qui facilite la quête de l'identité et du sens de la vie.

Chaque parole rapportée dans ce livre a aidé un enfant ou un adolescent à accéder à un palier supérieur dans son évolution intellectuelle, affective ou spirituelle. Et elle n'a eu cet effet que parce qu'elle était l'expression verbale de toute une attitude pédagogique et, finalement, de la vie personnelle du maître. C'est ce qui ressort de cet autre exemple :

« Un professeur nous aidait à réfléchir sur le choix de notre avenir. Tout à coup, il cita une parole de l'Évangile : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime », puis il laissa tomber un silence. Et la réflexion continua. Cette parole devint pour moi comme un refrain, un point de référence dans mes relations, mais surtout dans toutes les décisions importantes de ma vie. Je crois que cette parole a eu un tel poids parce qu'elle « collait » avec la vie de cet homme et le silence fut des plus évocateurs. »



Le Maître-éveilleur est donc une lecture tout indiquée pour les enseignants en début d'année scolaire et propre à les faire réfléchir sur leur pratique de la pédagogie et sur les relations existant entre cette pratique et le reste de leur vie.

Souhaitons que nous puissions connaître un jour le résultat de deux autres enquêtes que M. Berset nous laisse espérer, concernant l'influence à long terme qu'ont pu avoir des paroles d'étudiants sur leurs maîtres d'une part et de l'autre sur leurs camarades.

Marie-France Cuerg.

LU... VU...

Chacun sait bien qu'il a en lui une voix qui parle, une voix simple et claire, qu'il étouffe trop souvent. Parce qu'elle est exigeante, nette comme une ligne droite.

Cette voix, cette source qu'on obstrue, c'est elle qui dit le juste, elle qui donne les moyens d'atteindre l'équilibre et la libération de soi.

Mais nous avons peur d'être nous-mêmes.

Martin Gray, *Le livre de la vie*.

Dans cette nuit déboussolée, pauvre siècle sans pivot ni points cardinaux, on ne démêlera l'idéal de l'idolâtrie, le mythe de la mystification, qu'en dégagant la pointe du diamant, je veux dire cette parcelle incorruptible de l'esprit qui se nomme la conscience.

François Mitterrand,
L'Abeille et l'Architecte
(Flammarion).

Interrogé à FR3, dans le programme « L'homme en question », Mgr Etchegaray, évêque de Marseille, a insisté pour que soit élargie la notion du travail; elle doit inclure la femme au foyer et même les moines dans les couvents : « Ils fabriquent du silence, dit-il, et cela est important pour le monde d'aujourd'hui. »

Le monde d'aujourd'hui cherche des hommes. Des hommes qui ne se laissent pas acheter... Des hommes à la conscience aussi sûre que l'aiguille d'une boussole... Des hommes qui disent la vérité, qui peuvent regarder quinconque droit dans les yeux, qui savent ce en quoi ils croient et qui le disent.

Un sénateur américain cité
dans le *Times*, 2.10.78.

¹ Docteur ès lettres (section pédagogie) de l'Université de Fribourg, actuellement chargé de la formation pédagogique à l'École d'éducateurs spécialisés de cette ville.

Le drame de l'assistant spécial de Nixon

« Dieu fait toutes choses nouvelles »

Au début mai 1972, le président Nixon, contre l'avis du Pentagone, donna l'ordre aux troupes américaines d'envahir le Cambodge. Le 4 mai, la garde républicaine ouvrit le feu sur des étudiants de l'Ohio qui manifestaient contre l'extension de la guerre au Vietnam: 4 morts, 11 blessés. Le soir, aux nouvelles télévisées, le père de l'une des victimes accusait le président d'être responsable de la mort de sa fille. Dans les jours qui suivirent, des dizaines de milliers d'étudiants se mirent à manifester violemment leur opposition à la politique de Nixon. Le 9 mai, ce furent 150000 étudiants qui montèrent à l'assaut de la Maison blanche, protégée par un bataillon de la 81^e division aéroportée. Il y eut quelques violentes échauffourées; en fin de journée cependant, la foule se dispersa.

Les jours suivants, les nouvelles des premières victoires au Cambodge arrivèrent. La bourse remonta. 100000 ouvriers du bâtiment défilèrent dans les rues de New York avec des pancartes «Soutenez nos soldats». Nixon, apparemment, triomphait.

«Mais depuis ce 9 mai, écrit Charles Colson, l'un des trois assistants «spéciaux» de Nixon, celui qu'on appelait «l'exécutif», se développa une mentalité de siège à l'intérieur de la Maison blanche sans que nous ne nous en rendions compte. C'était dorénavant «nous» contre «eux». En resserrant le cercle qui nous protégeait, «eux» grandissaient en nombre.»¹

Cette attitude de méfiance à l'égard de ceux qui n'appartenaient pas au cénacle présidentiel — et spécialement vis-à-vis des journalistes que les membres de l'équipe Nixon avaient l'interdiction formelle de rencontrer — était très particulièrement féroce à l'égard du Congrès. A bord du *Sequoia*, le yacht présidentiel, Nixon n'avait-il pas dit à Colson devant Kissinger et quelques intimes: «Charly, ton travail est de contenir ces fous du Capitole, jusqu'à ce que

Henry ait fini de négocier à Paris. Après, nous nous attaquerons aux grandes affaires, la Russie, la Chine... Mais avant, nous devons «les» avoir, les briser sur le terrain que nous aurons choisi; leur marcher dessus, et les serrer fort. D'accord, Charly?»

Toutes ces conversations, bien sûr, étaient enregistrées sur bandes magnétiques, dont seules quatre personnes connaissaient l'existence. Colson, quant à lui, l'ignorait. Le complot alla en s'épaississant: documents secrets sur le Vietnam apparaissant sur le bureau de sénateurs; calomnies transmises aux journaux sur tel ou tel, etc. On connaît la suite et la triste fin de la présidence Nixon après l'enquête sur le cambriolage des «plombiers» du Watergate.

Un ami peu commun

On sait moins ce qu'il advint de Colson, l'exécutif du sale travail de Nixon, dont le bureau se trouvait à côté de celui de son «patron». Colson quitta le service présidentiel en mars 1973 pour reprendre son étude d'avocat à Washington. Mais Watergate ne le lâchait pas. Poursuivi par les journalistes, les juges, les commissions parlementaires qui remuaient la fange des hautes sphères de l'administration, Colson se souvint d'un de ses amis, Tom Phillips, directeur d'une grosse société d'électronique au Massachusetts. Phillips lui avait-on dit, avait passé par une «espèce d'expérience religieuse». Colson alla le voir pour affaires mais lui demanda aussi ce qui lui était arrivé; celui-ci lui répondit simplement: «C'est vrai, j'ai donné ma vie à Jésus-Christ; c'est l'expérience la plus extraordinaire de mon existence».

Désespéré autant qu'intrigué, Colson décida d'en savoir plus et s'invita deux mois plus tard pour une soirée dans la famille Phillips. L'homme d'affaires lui raconta sa vie, ses succès et décrivit le vide qu'il ressentait jusqu'au jour où il décida de faire place nette pour que Dieu puisse entrer dans sa vie. Sans mettre de gants, il lui dit aussi ce qu'il pensait de la poli-

ticaille de l'équipe Nixon. Puis il lui lut un chapitre de Lewis sur l'orgueil, ce «cancer spirituel qui tue toute possibilité d'aimer ou de faire preuve de bon sens». — Pourquoi ne changes-tu pas, toi aussi, lui demanda Phillips?

Colson raconte qu'après la soirée, mis k.o. par ce combat spirituel, il se mit au volant de sa voiture, roula quelques mètres et s'arrêta dans l'allée. Seul, en pleine nuit, il pleura à chaudes larmes sur le gâchis de son existence, et décida, seul aussi, de remettre tout son avenir à un Dieu qu'il ne connaissait pas.

La suite de l'histoire est tout aussi passionnante: les rencontres du lundi matin avec cinq personnalités de Washington — dont le sénateur Hughes — qui mettaient en commun leurs préoccupations et priaient ensemble. Les excuses de Colson au président de la *Federal Reserve Bank* dont il avait sciemment terni l'image dans la presse. La séance de la Cour où Colson plaida coupable dans l'affaire du Watergate et bouleversa les procédures établies en affirmant qu'il n'accusait personne et qu'il défendait la vérité.

Descente aux enfers

Puis, la prison de Baltimore où Colson passa son premier Noël derrière les barreaux avec quatre autres victimes du Watergate, à lire la Bible et à prier. Et enfin, la descente dans l'enfer carcéral de Maxwell (Alabama) avec des condamnés de droit commun au couteau facile. Plongé dans une atmosphère de sordides règlements de compte et de bestialité, humainement totalement déchu, lui qui avait été si proche du pouvoir suprême, Colson dut apprendre à ne compter que sur lui-même et à veiller sur sa foi qui le soutenait. Persuadé que *toutes choses* concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, il sut que sa tâche prioritaire était de découvrir le plan divin. S'il avait des ennemis qui le menaçaient, il avait aussi des amis dont Dieu pouvait transformer la vie.

Gracié un an plus tard, Colson sortit de prison en y ayant créé un groupe d'hommes décidés à vivre pour Dieu. Colson se consacre maintenant aux détenus dont il s'efforce d'allumer la foi et de reconstruire la vie.

Avec une très grande franchise, Colson raconte dans son livre qu'à deux reprises il manqua de courage face à un Nixon désarmé par la crise du Watergate pour lui dire qu'il pourrait, lui aussi, fût-il président des Etats-Unis, prendre un nouveau départ dans la vie, tout remettre à Dieu et aller jusqu'au bout des conséquences des erreurs passées. L'histoire contemporaine des Etats-Unis en eût été certainement différente. Aurions-nous eu le courage qui manqua à Colson?

P.-E. Dentan

¹ *Born again*, par Charles Colson, Hodder and Stoughton, Londres. Malheureusement, ce livre n'existe pas en français.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Dans une entreprise indienne

Récemment, au centre de formation du Réarmement moral de Panchgani, une session intitulée « Responsabilité et créativité dans l'industrie et dans le développement national » a réuni quarante-sept personnes d'une entreprise de Pune, y compris l'un de ses directeurs, M. Forbes. Quelques semaines plus tard, toute la délégation a pris une demi-journée pour évaluer l'influence que ce séminaire avait eue sur le climat et le fonctionnement de l'entreprise. Dans son intervention, le directeur déclara qu'il avait commencé par s'excuser auprès de deux membres de son personnel qu'il avait maltraités. Ensuite, il avait écrit au directeur d'une autre firme, avec lequel il avait rompu toute relation pour une question de facture; dans cette lettre, il s'excusait d'avoir envenimé le conflit; il a joint un chèque couvrant le montant de la facture. Quelques jours plus tard, il recevait à son tour un chèque équivalant à la moitié du sien: c'était l'autre directeur qui le pria de lui pardonner sa part de torts. Enfin, M. Forbes annonça son désir de faire construire à ses frais des logements décentes pour les habitants du bidonville situé près de l'entreprise.

Trois sessions auront lieu à Panchgani d'ici à la fin de l'année; elles traiteront respectivement des questions familiales, pédagogiques et socio-industrielles.

Edimbourg: au festival parallèle

En marge du Festival artistique international d'Edimbourg, une pièce musicale, intitulée *Columba* et présentée sous l'égide du Réarmement moral au théâtre Netherbow, a fait salle comble cet été. Elle retrace la vie de saint Colomban (v. 540-615). Prince irlandais converti au christianisme, Colomban a soulagé les misères des démunis; il a rendu accessible à tous, paysans et seigneurs, la connaissance de la puissance divine; dans toute la région, l'alcoolisme, la pauvreté et la haine ont peu à peu reculé. Puis il a envoyé ses compatriotes pour transmettre ces expériences auprès des autres celtes et des anglo-saxons. La foi de

Colomban ne manque pas d'interpeller le spectateur du vingtième siècle: le parallèle entre les conflits d'Irlande aujourd'hui et les souffrances des celtes d'alors est d'ailleurs souligné par la dernière réplique du spectacle.

Après avoir été captivé par ce message en lisant le manuscrit de Juliet Boobyer et Joanna Sciortino, un éleveur de rennes d'Ecosse, Jonathan Pot, s'est offert pour tenir le rôle de Colomban. Etudiants, musiciens, peintres, mères de famille, ouvriers ont contribué bénévolement à ce spectacle, sur scène ou dans les coulisses. Des familles d'Edimbourg les ont hébergés.

Le directeur du Théâtre Netherbow se déclara encouragé par les représentations de cette pièce où « se mêlent une solide réflexion chrétienne et un sens dramatique de grande qualité ».

Brésiliens au Portugal

Le Portugal, qui se débat toujours dans des difficultés politiques et économiques considérables, a besoin de l'amitié et du soutien des autres pays. Chaque fois que des Brésiliens viennent participer aux conférences de Caux, ils ne manquent pas d'accepter l'invitation des Portugais qui voient dans le Réarmement

moral un moyen d'aider leur pays. C'est ainsi que trois d'entre eux, Nelson Marcelino, du port de Rio, Antonio Rodriguez, de Salvador de Bahia, ouvrier de la construction, et Luis Pereira, ancien président des habitants d'une favela de Rio, viennent de séjourner au Portugal où, deux semaines durant, ils ont eu une série de rencontres à Aveiro, Coimbra et Lisbonne.

« J'étais un homme très amer, raconta Luis Pereira à un de ses interlocuteurs qui lui demandait, lors d'une réunion très animée, s'il est possible de perdre son amertume. Plus je criais contre le gouvernement dans les haut-parleurs, plus j'étais applaudi et plus j'avais l'impression de détenir l'autorité. Mais cela ne provoquait que tensions et violences dans la « favela » et aucune solution à notre problème de logement n'était en vue. C'est grâce au Réarmement moral que j'ai fait la paix avec mes ennemis et que j'ai perdu mon amertume. C'est cela qui m'a permis de travailler en équipe avec les autorités et d'obtenir la construction de logements pour tous les habitants de notre groupe de favelas. »

Les Brésiliens ont également rencontré un des dirigeants nationaux du CDS (Parti chrétien démocrate portugais), le président socialiste du Conseil municipal de Lisbonne et un responsable de la deuxième chaîne télévisée.

Livre noir et blanc: quatre de plus

Deux nouvelles versions du *Livre noir et blanc* viennent de paraître en gaélique d'Ecosse et en serbo-croate. Par ailleurs, des éditions en deux des langues du Zimbabwe sont en préparation.



A Caux, à la veille de leur départ au Portugal: de g. à dr.: Antonio Rodrigues, un interlocuteur, délégué à la session industrielle, Luis Pereira et Nelson Marcelino.

Un pont pour huit mille roupies

Nous avons rencontré Chattoo Prasad Singh lors d'une conférence du Réarmement moral à la Nouvelle Delhi, en mars 1978. Il y était venu avec sept autres personnes de Jamshedpour, dans l'Etat de Bihar, pour apporter, à l'occasion de cette conférence, le témoignage de ce que ses amis et lui-même avaient fait pour leur communauté. En effet, alors qu'il y a quelques années, ce centre sidérurgique vital pour l'économie indienne était la proie de graves désordres (meurtres, mutilations, enlèvements), fomentés par le groupe terroriste des « naxalites », un redressement remarquable s'est opéré, en grande partie grâce à l'action d'une poignée d'hommes qui avaient trouvé une inspiration nouvelle à Panchgani, le centre de formation du Réarmement moral en Inde.

Du lopin de terre à la ville

Notre interlocuteur habite encore aujourd'hui le village de Kithadi où il est né et où ses parents étaient agriculteurs. Situé non loin de la ville de Jamshedpour, ce village est surtout habité par des ouvriers-paysans qui se rendent tous les jours dans les aciéries et les usines tout en continuant d'exploiter leurs modestes terres. C'est aussi le cas de Singh, qui fait tous les jours deux trajets de quarante-cinq minutes à bicyclette pour aller travailler à la fonderie des usines de camions TELCO, une filiale du groupe Tata. Pendant ce temps, à la maison, son vieux père s'occupe de leurs deux vaches et de leur petit lopin de terre.

Fils unique, Singh avait pu aller à l'école jusqu'à l'âge de 19 ans et bien qu'il soit ouvrier non qualifié, il se considère parmi les privilégiés, ayant un emploi stable et un salaire honorable (1000 roupies par mois, soit l'équivalent de 660 francs français). Ayant cinq enfants à élever, il n'a pas le niveau de vie qu'il souhaiterait, mais il ne se plaint pas.

Singh n'avait pas tardé à s'inscrire au syndicat et à y prendre des responsabilités. Il avoue lui-même que, bien qu'il se préoccupât des problèmes du pays, il n'avait pas le sentiment qu'il pouvait y faire quoi que ce soit. Quant à

l'action syndicale telle qu'il la voyait, elle lui donnait de plus en plus l'impression d'être en porte-à-faux. « En 1973, raconte-t-il, nous avons eu une série de grèves et d'actions diverses. Les revendications portaient théoriquement sur les primes et les classifications, mais ce n'était qu'un prétexte. En réalité, nous voulions surtout nous débarrasser du bureau syndical en place. »

C'est pourquoi sa rencontre avec le Réarmement moral, cette année, fut « l'événement le plus imprévu » de sa vie. C'est un jeune ingénieur de son usine — celui-là même avec qui il devait venir plus tard à la Nouvelle-Delhi et qui fit office d'interprète durant notre interview — qui lui en parla le premier. Il lui avait raconté le changement qui s'était opéré dans sa propre vie et lui avait dit sa préoccupation des besoins du pays. « Je voulais en savoir davantage, continue Singh. J'avais les mêmes aspirations que cet ingénieur, mais mes méthodes étaient différentes. Et puis, je voulais devenir quelqu'un d'important. »

Lorsqu'un groupe du Réarmement moral vint présenter le spectacle *Chant de l'Asie* à Jamshedpour, Singh fut très impressionné par « ces jeunes de toutes les nations d'Asie qui se préoccupaient vraiment des autres. »

« Ce n'était pas mon cas, explique-t-il. Je n'aimais pas les gens. Mon ami ingénieur me proposa ensuite d'aller à Panchgani. Quand j'en parlai à ma femme, je fus tout surpris qu'elle m'encourage à y aller. Elle est restée seule à la maison avec les cinq enfants. C'est grâce à elle que j'ai pu faire cette expérience nouvelle. »

De retour chez lui, il commence par se réconcilier avec Prasad, son collègue du syndicat avec qui il se disputait sans cesse et qui était aussi venu à Panchgani.

Un carnet de reçus

« A partir de ce moment, poursuit-il, j'ai considéré mon usine comme si elle appartenait à toute la nation et je me suis mis à dire ce que je pensais en toute franchise et à agir unique-



ment en fonction de ce qui me paraissait être la bonne chose pour l'usine. J'ai aussi tendu la main de l'amitié à ceux que je détestais et je leur ai demandé pardon. »

Alors que l'année précédente, l'usine TELCO avait été le théâtre de cinq grèves, elle devait connaître en 1974 une production record. « Ce n'est pas que j'ai fait un vœu contre les grèves, précise notre ami, j'ai simplement décidé de me battre pour les causes justes. »

« De plus, nous nous sommes mis au travail en dehors de l'usine, en particulier dans nos villages. »

D'après les descriptions de notre interlocuteur, le village de Kithadi, avec ses quatre mille habitants, est encore fort peu développé : il n'a ni route, ni pont sur le canal qui le traverse, ni dispensaire. La scolarisation des enfants est insuffisante, le nombre de puits également, le chômage et l'usure largement répandus. Plusieurs efforts avaient été tentés par certains villageois pour remédier à cette situation, mais en vain.

Se sentant animé d'une conviction nouvelle, Singh, qui est adjoint du chef du village, décida de convoquer toute la population à une réunion, « pour parler de nos besoins ». Il y vint une soixantaine de personnes.

« C'est nous qui habitons ce village, leur dit-il. Faut-il que nous dépendions entièrement de l'aide extérieure pour le développer ? »

Les participants s'étant déclarés prêts à soutenir ses initiatives, il proposa que l'on fasse une collecte pour financer la construction d'un pont.

« Tout le monde était d'accord, raconte-t-il. »

Les cinquante premières roupies sont allées à l'impression d'un carnet de reçus. Puis s'est constitué un comité, sans président, qui n'a accepté en son sein que ceux qui étaient prêts à mettre la main à la pâte. De nombreux volontaires se sont présentés. Moi-même, je suis entré au comité en tant que membre ordinaire.

«Nous avons récolté 8340 roupies et, grâce au travail bénévole des habitants du village, cela a suffi pour construire le pont. Si nous avions fait faire ce pont par le gouvernement, cela nous aurait coûté 16000 roupies.»

En outre, Singh et ses amis ne tenaient pas tellement à se faire aider par les autorités car ils savaient que le recours à la pratique des dessous-de-table eût été inévitable.

Un drap sur la route

«Après cela, reprend-il, pour la construction de la route — un tronçon de 250 mètres — nous avons engagé deux ouvriers. Pour payer leur salaire, nous avons disposé un drap sur le passage de la route et fait appel à tous les passants, leur proposant de jeter une pièce sur le drap: ils auraient alors une route mieux faite et plus sûre!»

Son travail pour le comité, Singh le fait à son retour de l'usine, comme les autres, du reste. Il rend hommage à son père, qui l'a libéré des travaux de la ferme pour qu'il puisse s'adonner à cette tâche.

Un dur choc dans sa vie a été la perte de sa première femme. Quelques semaines après son retour de Panchgani, elle fut emportée par une épidémie de variole, le laissant seul avec ses cinq enfants. Heureusement, il avait pu régler bien des choses avec elle. «Cela a été très dur, mais grâce à ce que j'ai trouvé à Panchgani, j'ai pu tenir le coup.» Trois ans plus tard, il se remariait et il loue Dieu de ce que sa deuxième femme soit heureuse et l'encourage dans ce qu'il fait.

Le Bihar a été de tous temps un lieu de tension entre musulmans et hindous et ces tensions n'ont pas épargné la région de Kithadi. A un moment donné, la population d'un village voisin, plus important, craignait des raids musulmans. Or il se trouve que Singh avait entraîné à Panchgani un collègue musulman de ce village. Celui-ci prit alors l'initiative d'aller voir le leader de la communauté hindoue et de lui proposer que soit constituée une garde mixte composée de volontaires. Le village ne fut jamais importuné durant cette période difficile.

Après cela, l'ami musulman de Singh était accouru en criant: «Ça marche, la voix intérieure!»

A Jamshedpour même, Singh fait équipe avec une dizaine de personnes qui ont toutes à cœur de faire régner un état d'esprit semblable

dans la vie industrielle et sociale de la région. «Nous sommes une dizaine — un médecin, des ingénieurs, des ouvriers, des instituteurs — et nous nous réunissons une fois par semaine.»

Pour envoyer une délégation à la Nouvelle-Delhi, les membres de cette petite équipe se sont cotisés. Singh et un camarade, eux, ont

été délégués par leur syndicat, tous frais payés. Ils ont pu ainsi prendre la parole devant l'auditoire très varié des participants à la conférence du Réarmement moral et rencontrer un certain nombre de dirigeants politiques indiens.

Philippe Lasserre.

Les réflexions du directeur de la Comédie de Genève

«Le théâtre doit donner à l'homme les clés de la vie intérieure»

A l'occasion de la rentrée théâtrale, Richard Vachoux, directeur de la Comédie de Genève, a confié au Journal de Genève ses réflexions sur ce que le théâtre pourrait être à notre époque. Ce texte nous a paru particulièrement lucide et stimulant, c'est pourquoi nous avons demandé au quotidien genevois l'autorisation de le reproduire.

Malraux prophétisait avant sa mort: «Le XXI^e siècle sera le plus religieux de l'histoire.»

Il y a peut-être un nouveau pape pour tenter de conduire un petit quart de ce monde jusqu'à cette aube nouvelle. Mais selon Sacha Guitry qui disait: «Entre l'Eglise et le théâtre, il n'y a qu'une jalousie de métier», y a-t-il un théâtre pour parvenir au même point?

Le scandale de cette fin de siècle, c'est peut-être bien que le théâtre, comme l'Eglise, semble vouloir s'anéantir dans l'histoire, tant il a peur, comme sa sœur jalouse, d'être hors de l'histoire.

N'oublions jamais que le théâtre est né des mystères religieux. Il a donc sa source dans les sentiments métaphysiques. Dans une humanité mécanisée et robotisée comme celle de notre temps, le théâtre ne veut plus permettre à l'homme contemporain d'éprouver ce que nous appelons le sentiment métaphysique, c'est-à-dire d'éprouver le mystère de l'existence.

Est-ce que son devoir primordial, son rôle essentiel n'est pas précisément de situer le spectateur dans cet état exceptionnel, impossible à atteindre au cours de la vie quotidienne, l'état

de la connaissance émotionnelle du mystère de l'existence?

Entre l'histoire et l'au-delà de l'histoire, le théâtre doit jeter un pont et permettre à l'homme de le traverser en lui donnant les clés ou les techniques de la vie intérieure.

Or que se passe-t-il? Le théâtre, en frère jaloux, ne fait plus que de la politique ou de la démagogie. Ce qu'il ne veut plus, ne peut plus, ne sait plus ou n'ose plus proposer à l'homme d'aujourd'hui, c'est d'être un îlot qui ne soit pas emporté par les vents de l'histoire. C'est d'être un lieu qui soit hors du monde; dans le monde et en même temps hors du monde.

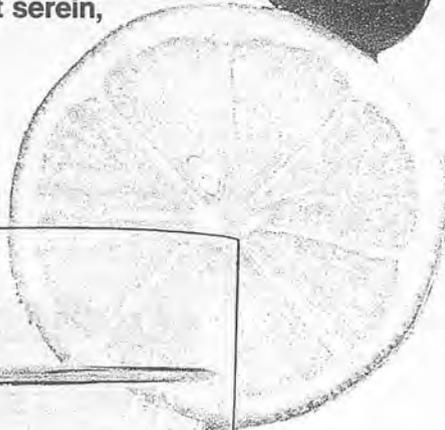
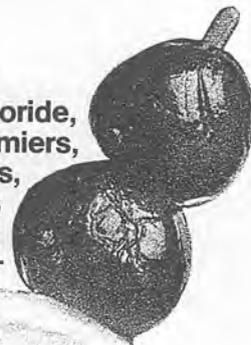
Le monde évolue de telle façon que le théâtre doit l'appréhender autrement. Non selon ses ressemblances, mais selon ses différences; non selon son extérieur, mais de l'intérieur.

Dans sa situation actuelle, le théâtre ne peut pas nous dire de quel côté est le colon et de quel côté est le colonisé. Les critères de dérision, les fixations idéologiques fondées sur les complexes de refoulement, de mécontentement, de rancœur, ont étouffé ce théâtre qui avait pourtant la bonne volonté de combattre les dictatures culturelles aussi bien que les scléroses réactionnaires. Seule une force énorme comme une éruption de lave surgissant d'un volcan endormi, seule une poussée de vitalité spirituelle peut venir à bout de cette inertie.

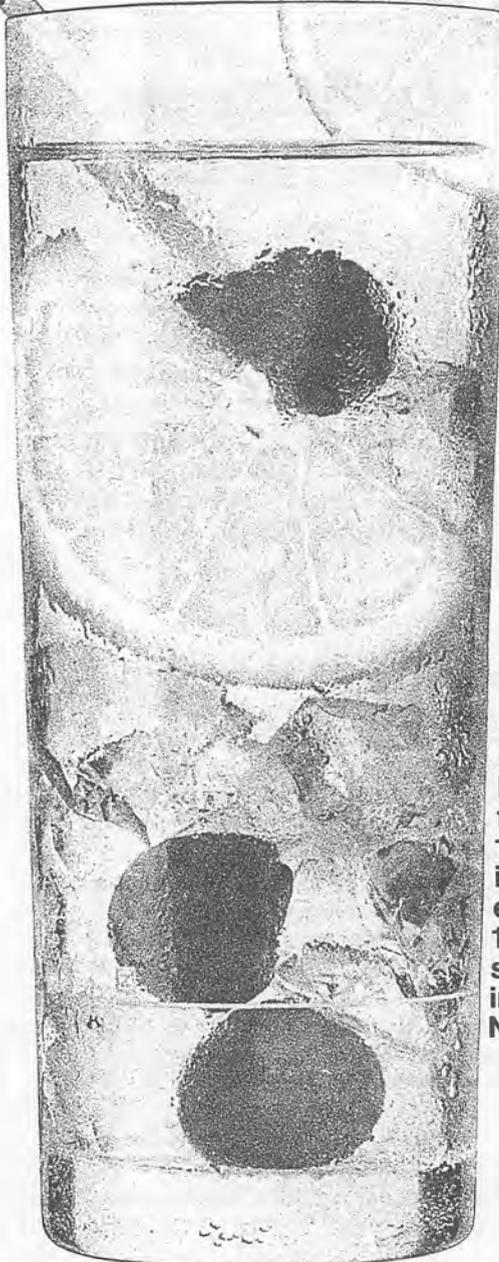
En attendant cette explosion de feu prédictée par Malraux, comme en attendant ce Godot espéré par Beckett, le théâtre a pour vocation de nourrir cette veilleuse qui luit au fond de chaque individu, et d'aller au-devant du monde moderne, non pour s'y perdre, mais pour lui confier cet espoir qu'il n'y a pas d'autre révolution que celle de l'esprit.

Richard Vachoux.

Vous prenez le soleil de la Floride,
les oranges, les palmiers,
la lumière et les ombres,
le bleu de la mer, le clapotis
du ressac, les plaisirs
et les rires, le ciel immu-
ablement serein,



SWISSAIR



vous ajoutez les avenues
de New York, Broadway,
les clubs, les musées, les
musicals, Greenwich Vil-
lage, les plaisirs et les rires,
le bouillonnement des
foules. Et vous ajoutez
1765 francs pour 9 journées
inoubliables à New York et
en Floride. Ou seulement
1241 francs si vous choi-
sissez de passer 8 journées
inoubliables uniquement à
New York.

Grâce à ces deux séduisants arrangements de Swissair, vous pouvez savourer à New York, ou en Floride et à New York, un capiteux cocktail de vacances. Vous le goûterez d'autant mieux qu'il est bon marché. Il vous ravira d'autant plus que pour nous Suisses, les voyages en Amérique sont

particulièrement avantageux en ce moment. Vous pouvez obtenir un prospectus détaillé directement auprès de votre agence de voyages IATA ou de Swissair. A moins que vous ne préfériez utiliser le coupon ci-dessous.

